DISSERTATION

N° 136.

SUR

LA MORT,

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. P. DESTOUET, de Barcelonne,

Département du Gers;

Ancien Elève de l'École normale.

Souffrir et mourir sont une suite nécessaire de notre condition; mais ce qui est une suite non moins inévitable du premier de nos penchans, c'est le désir de prolonger la vie et de fuir la douleur.

Cabanis, du degré de certitude de la médecine.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON EXCELLENT PÈRE;

Propriétaire,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Hommage de piété filiale.

A MON FRÈRE,

ET

A MES SŒURS.

Témoignage de l'amitié la plus sincère.

VIRO PRÆSTANTISSIMO

DESORMEAUX,

In parisinâ medicinæ Facultate Professori.

Te semper equidem miratus sum, seu excellentissima de obstetricio præcepta edentem, seu candidatos potiùs amicè docentem quàm severè

expendentem. Sed ex quo nuper à tuis propinquis, nec multò post à te benignè acceptus, tuis familiariter usus sum consiliis, non modò variarum artis medendi partium vastâ supellectile instructum, sed quoque litterarum peritissimum et in omni doctrinarum genere maximè versatum, te cognovi. Nec, nisi tuam modestiam salvam velim, privatas virtutes silerem. Quid verò de tuâ in me benevolentiâ dicam ? Nihil pro tantâ existimatione et amicitiâ possum, quàm hoc opusculum tibi dicare; sed id mihi satis erit, si non ingratum habeas.

Obsequiosissimus ac devotissimus auctor,

J. P. DESTOUET.

AVANT-PROPOS.

Si quelqu'un, s'étonnant du sujet de ma dissertation, trouvait extraordinaire que, destiné à exercer une profession qui n'a pour but que la conservation de la vie et l'entretien de la santé, j'entreprenne une matière aussi étrangère à l'art de guérir que paraît l'être un essai sur la mort, je le prierais de considérer que, pour le médecin, l'étude de l'homme commence avec sa vie pour ne finir qu'avec elle; il le prend dans le sein maternel, et ne le quitte que dans la tombe. Que dis-je ? le corps inanimé est encore l'objet de ses recherches, de ses méditations, et la source la plus abondante comme la plus pure de ses connaissances et de ses moyens de guérison. Tout étonnement cessera bientôt, si l'on réfléchit que suivre la mort dans la marche progressive qu'elle affecte pour frapper successivement les organes, c'est souvent aviser aux moyens de la prévenir, de l'arrêter; et qu'étudier les causes de l'anéantissement des fonctions vitales et l'enchaînement de ses phénomènes, c'est chercher les secours les plus efficaces pour parvenir à l'âge le plus avancé. En un mot, le plus sûr moyen de vaincre son ennemi, c'est de le bien connaître.

D'ailleurs une foule de questions accessoires du plus haut intérêt se trouvent naturellement liées au sujet

principal ; elles seront traitées selon le degré d'importance que chacune d'elles mérite.

Toutefois je ne me dissimule point les difficultés sans nombre qui vont m'arrêter à chaque pas dans une carrière aussi vaste et aussi difficile. Je sens toute mon insuffisance ; mais je connais aussi l'indulgence de mes juges, qui sont mes maîtres, toujours disposés à recevoir *favorablement* les faibles travaux de leurs disciples.

DISSERTATION

SUR

LA MORT.

On a donné différentes étymologies plus ou moins bizarres du mot *mort*. Les uns le font venir de *morsus*, ou parce que, comme le veut S. Augustin, le premier homme a mérité la mort pour avoir *mordu* dans le fruit défendu ; ou parce que, suivant les autres, elle attaque tout le monde, en *mordant*, pour ainsi dire. D'après quelques-uns, ce mot dérive de *mora*. Sa véritable étymologie me paraît être le substantif grec μοῖρος, qui veut dire *destin*. Rien en effet n'est plus commun que de trouver ces deux expressions prises l'une pour l'autre dans Homère, Virgile, et la plupart des grands écrivains, tant anciens que modernes.

Qu'est-ce que la mort ? telle est la première difficulté qui se présente.

Les physiologistes ne sont pas d'accord sur l'idée qu'il faut se faire de la mort. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas la même opinion de la vie ; car, l'une n'étant que l'état négatif de l'autre, si celle-ci était bien définie, celle-là pourrait l'être également. Mais est-il facile, ou plutôt est-il possible de donner une bonne définition de la vie ? La plupart des médecins philosophes, depuis

Hippocrate jusqu'à nos jours, l'ont définie d'une manière conforme aux différentes idées qu'ils s'en sont formé.

Le père de la médecine reconnaît un principe de vie qui gouverne le corps, et qu'il croit de la nature du feu.

Vanhelmont pense que ce principe est distinct du corps et de l'âme, et que chaque organe a sa vie particulière, distincte de la vie générale.

Stahl prétend que tous les mouvemens intérieurs doivent être attribués à l'âme pensante.

Bordeu soutient que chaque organe principal a sa vie propre, et que la vie générale n'est que le résultat ou la somme des vies particulières.

Bichat définit la vie l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

M. le professeur *Richerand* dit que la vie est une collection de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans les corps organisés.

Cette diversité d'opinions dans des hommes d'un si grand nom suffirait pour prouver que la vie nous est entièrement inconnue dans sa nature ou son essence. Ce mot représente une de ces idées générales et complexes qui, n'existant dans un état de simplicité que par une abstraction de l'esprit, ne se réalisent que par la manifestation de phénomènes plus ou moins multipliés. On ne saurait les définir qu'en les décomposant, et en n'omettant aucune des parties qui les constituent essentiellement. Pour parvenir à les connaître, il faut les analyser et en étudier les divers élémens ; or, les élémens de la vie, ce sont tous les phénomènes qui la caractérisent.

Mais je reviens à mon sujet, et, renonçant à toute idée de définition qui se réduirait à dire, quelle qu'elle fut, que *la mort est la cessation de la vie*, je l'aborde franchement.

Tout change dans la nature vivante, tout s'altère, tout périt. La mort est une condition nécessaire de la vie ; elle en est la conséquence immédiate.

Il est, en général, une époque assignée à chaque espèce du règne animal pour subir cette loi inévitable; mais les agens extérieurs qui ont une influence si puissante sur la durée de l'existence, n'agissent point également sur toutes. Tous les êtres animés sont soumis à l'action de ce qui les environne ; mais la variété des modifications qu'ils éprouvent dans ces chocs continuels est toujours en raison de la finesse de leurs organes et de la noblesse de leurs fonctions. A ce titre, l'homme tient le premier rang. Doué de facultés plus nombreuses et plus parfaites, jouissant au plus haut degré de la sensibilité qui les produit par son développement, il se trouve livré par cela même à un plus grand nombre de causes destructives. Comme tous les animaux, il porte en naissant la mort dans son sein ; mais, moins favorisé qu'eux sous ce rapport, il trouve souvent dans sa supériorité la raison de ses maux et d'une mort prématurée.

Cette considération générale sur la durée de la vie dans l'espèce humaine me conduit à reconnaître deux espèces de morts ; premièrement celle qui, par une cause quelconque, connue ou ignorée, survient avant le terme voulu par la nature ; secondement, celle qui ne s'opère que par le progrès de l'âge. Je donne à la première le nom de *mort accidentelle*, et j'appelle la seconde *mort naturelle*.

L'esprit de méthode que l'on a introduit dans les sciences médicales, et dont il n'est pas permis de s'écarter, m'engage à lui sacrifier l'ordre chronologique dans l'étude de la mort. L'observation des phénomènes naturels doit toujours précéder celle des phénomènes accidentels. C'est ainsi que l'on étudie la physiologie avant de s'occuper de la pathologie ; c'est aussi pourquoi je parlerai d'abord de la mort qui s'opère naturellement.

DE LA MORT NATURELLE.

Pour être naturelle, il faut que la mort ne soit ni l'effet d'un accident subitement funeste, ni la suite d'une maladie, mais le résultat de *l'usure de la vie*, si je puis ainsi parler. Quoique ce soit par elle que nous soyons tous primitivement destinés à finir notre carrière, elle n'est cependant le partage que d'un très-petit nombre. L'homme, par l'étendue de ses rapports, l'agrandissement de son existence et la variété des scènes de sa vie, se trouve exposé à mille dangers extérieurs; quelquefois même il porte en lui le germe d'une destruction prématurée. Que d'accidens, que de maladies, que de passions à éviter, à vaincre, et à dominer! Telle est enfin l'influence des causes destructives sur sa frêle existence, que c'est une sorte de prodige que de le voir arriver au terme naturel de ses destinées.

Avant d'entrer dans le détail des causes qui le plus souvent nous arrêtent au milieu de notre carrière, et dans le développement des moyens les plus propres à prolonger notre vie, il se présente une question d'un intérêt trop élevé pour la passer sous silence. Les anciens vivaient-ils plus que nous, et doit-on chercher, comme on l'a dit si souvent, la raison de cette différence dans l'état actuel de la société?

Pour résoudre ce problème, je me demanderai d'abord si ces patriarches et ces premiers ancêtres du genre humain ont réellement vécu le temps que la Genèse et plusieurs auteurs des derniers siècles, et même de nos jours, leur attribuent. *Robert Hooke* prétend, dans son ouvrage sur le mouvement de la terre (page 322),

que l'année était jadis plus courte, et la rotation du globe beaucoup plus rapide qu'aujourd'hui, parce qu'il était plus près du soleil, et décrivait une orbite moins spacieuse. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, selon la remarque de Diodore de Sicile, les anciens Egyptiens et les peuples orientaux avaient d'abord réglé leur année sur le cours de chaque lune, et ensuite sur celui de chaque saison. (Diod. de Sicile, liv. 1, sec. 1, §. 14.) Pline confirme cette opinion en exprimant très-nettement que chez ces nations les années étaient composées de trois mois.

Je n'ajouterai à ces témoignages qu'une seule observation ; c'est que, si nous consultons les monumens historiques, nous voyons que, depuis que nous avons des connaissances certaines sur la durée de la vie des hommes, elle a toujours été à peu près la même. Comment concevoir alors que, dans les temps antérieurs, elle ait éprouvé une progression décroissante jusqu'à une certaine époque, pour devenir ensuite stable, constante, et pour ainsi dire invariable? Au reste, je suis loin de penser que les auteurs des livres saints aient eu l'intention de nous tromper ; mais je soutiens que leur manière de supputer les nombres différait de la nôtre, et que ce serait leur faire injure que d'interpréter leurs écrits comme certains chronologistes s'obstinent à le faire. Il est vraisemblable que les mêmes calculs ont facilité les mêmes erreurs aux Indiens et aux Chinois, qui font remonter leur origine à une si haute antiquité.

On cessera d'être étonné, d'après ces considérations, du grand nombre de siècles attribués à ces monarchies orientales; et la longue vie des premiers hommes, de Mathusalem lui-même, qui, selon la Genèse, a vécu plus de neuf cents ans, se trouve réduite à un nombre d'années que le bon sens et la raison ne se refusent point à admettre.

Que devient alors le beau raisonnement de Burnet pour expliquer la longévité de nos ancêtres? « Le globe terrestre, dit-il, jadis plus jeune et plus fécond en principes de végétation et de

vie, une atmosphère plus pure et plus salutaire avant d'être souillée de tant d'exhalaisons de matières corrompues et de vapeurs infectes ; enfin une nature récente et opulente de vigueur, des eaux saines, nourrissaient des corps plus robustes et plus mâles. Ces premiers jardins de la terre, la Babylonie et la Mésopotamie, où fut placé l'Eden de nos anciens parens, fournissaient librement à leurs simples désirs des fruits délicieux, une onde limpide, un ciel toujours serein. La vie s'y écoulait lentement, exempte d'ivresse et d'intempérance, dans la naïve pureté des mœurs, à l'abri des fureurs et des passions féroces que suscitent parmi nous les nourritures de chair et de sang, les boissons spiritueuses qui nous enflamment, »

Je reconnais avec l'auteur anglais l'influence des vices et d'un régime dépravé sur la durée de la vie ; et j'insisterai sur ce point quand je traiterai des causes de la mort prématurée. Mais, quoi qu'on en ait dit, est-il bien démontré que la corruption aille en augmentant de génération en génération ?

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

HORACE.

Cette question de morale m'entraînerait trop loin de mon sujet ; mais, quand on lit de bonne foi l'histoire des différens peuples anciens et modernes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce sont toujours les mêmes passions, modifiées par le climat et l'état de civilisation qui les ont dominés. Montesquieu, dans son immortel ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains, dit : « Les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions ; les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes. »

Que ces éternels prôneurs du temps passé (*laudatores temporis acti*) cessent donc de nous rabaisser en faveur de nos ancêtres,

et de nous regarder comme des avortons dégénérés de ces nobles aïeux.

Quant à la dégradation de la nature, que Burnet accuse d'être la principale cause de la courte durée de notre existence, j'avoue que je ne vois pas comment il aurait prouvé que l'atmosphère est moins pure, les eaux moins saines, les fruits moins délicieux qu'autrefois. Non, la nature est toujours uniforme, toujours constante dans ses opérations ; elle n'est pas plus susceptible de dégénération que de perfection ; l'immuabilité est son essence. Elle est pour nous ce qu'elle a été pour nos devanciers ; les révolutions des temps se sont faites avec la même régularité ; les générations se sont succédées dans le même ordre, et le genre humain a toujours marché d'un pas égal vers sa destinée.

Ainsi la vie des hommes, en général, a été, dans tous les temps, d'une égale durée, et c'est à tort que l'on accuse nos institutions et nos habitudes sociales d'abréger le cours de notre existence.

Mais je ne perds pas de vue l'objet principal de cette partie de ma dissertation, et je reviens à l'étude de la mort naturelle.

Les changemens graduels qui s'opèrent dans l'économie par le progrès de l'âge, étant la cause immédiate de la mort naturelle, il importe de les connaître et de commencer son étude physiologique par la description des phénomènes qui la précèdent et semblent l'annoncer.

A peine le corps de l'homme est-il arrivé à l'apogée de son accroissement et de sa vigueur (de trente à quarante ans), qu'il commence à déchoir. Le dépérissement est d'abord presque insensible jusqu'à cinquante ans ; il augmente ensuite par degrés de plus en plus rapides, et la vie s'éteint ordinairement, lorsque aucun accident ne vient hâter cette époque, avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans.

Pour mettre de l'ordre dans la description des changemens que l'homme éprouve dans cette période de décadence, j'examinerai d'abord, comme ce qu'il y a de plus frappant, l'habitude extérieure

du corps; je passerai ensuite en revue les divers systèmes des parties solides; puis je parlerai de la circulation des fluides; de là j'arriverai à l'examen des différentes fonctions, et je terminerai par le caractère et les facultés intellectuelles.

Le corps qui dépérit s'offre à nos regards avec des changemens qui deviennent de plus en plus remarquables. Le tissu lamineux sous-cutané s'affaisse, la peau se dessèche, s'endurcit et se ride, surtout sur le front; les cheveux grisonnent, blanchissent et tombent; les dents abandonnent leurs alvéoles, le visage se déforme, les traits perdent de leur expression; la stature baisse, parce que les fibro-cartilages intervertébraux, en se racornissant, deviennent moins épais; le corps se courbe par l'affaiblissement des muscles érecteurs du tronc, et par le poids des viscères qui inclinent en avant la colonne vertébrale.

Si nous étudions plus profondément l'homme avancé en âge, nous voyons que les différentes parties solides éprouvent des modifications non moins curieuses; la cavité des os longs s'agrandit, et le système osseux, en général, devient plus dur et plus fragile; quelques cartilages s'ossifient, certaines membranes passent à l'état cartilagineux. Les nerfs se rapetissent et se dessèchent en quelque sorte. Les glandes, telles que la parotide, le pancréas, le foie, acquièrent plus de densité, et les fluides qu'elles sécrètent sont moins abondans et moins actifs. La substance cérébrale est moins molle, et reçoit plus difficilement les impressions que les nerfs lui transmettent. Le tissu du poumon est moins spongieux, et prend une teinte bleuâtre et livide. Enfin c'est en devenant plus secs, plus rigides et plus compactes, que presque tous les organes perdent de leur force et de leur ressort, et deviennent par là moins propres à remplir leurs fonctions. Il ne faut peut-être excepter de cette loi générale sur les solides que les muscles qui, comme l'a observé le célèbre *Haller* (élém. phys. t. 8, in-4.°), se ramollissent. Mais la flaccidité de ces agens de la motilité, dont l'énergie se mesure par la force de contraction,

loin d'être une circonstance favorable, est une preuve de plus de faiblesse et de dépérissement général.

Les fluides ne circulent qu'avec lenteur ; le mouvement du sang se ralentit par la diminution de la force contractile du cœur, qui tombe dans la mollesse comme le reste du système musculaire, par la densité plus grande des parois artérielles qui perdent de plus en plus de leur souplesse, et par l'augmentation du calibre des veines. La pléthore sanguine devient prédominante dans le système veineux, et surtout dans la veine-porte ; de là les varices et les engorgemens des viscères abdominaux, que l'on observe si fréquemment au déclin de la vie. C'est aussi à cet âge que l'on devient très-sujet aux œdèmes, qui résultent du défaut d'énergie des vaisseaux lymphatiques. La chaleur animale, dont la source principale vient de l'activité de la circulation, se trouve diminuée. (*Senibus autem modicus est calor.... frigidum est enim ipsorum corpus.* Hip. sect. 2, aph. 14.)

Dans la vieillesse, toutes les fonctions languissent ; la digestion est longue et pénible, le pouls faible et tardif, l'absorption difficile; les sécrétions se font mal, la perspiration cutanée diminue considérablement, la nutrition est imparfaite, les facultés de la génération s'anéantissent; les mouvemens sont lents et roides, et le vieillard trouve dans le repos et le sommeil, auxquels il aime à se livrer par intervalles assez fréquens, le meilleur moyen de réparer ses forces languissantes. Chez lui, la sensibilité générale s'émousse, et en particulier celle des organes des sens; la vue est moins bonne, l'odorat moins fin, l'ouïe moins nette, le goût moins exquis, le tact moins délicat.

Le caractère des hommes, au déclin de la vie, varie beaucoup ; mais, en général, ils deviennent timides, inquiets, moroses, querelleurs, et sont très prompts à critiquer le présent pour vanter le passé.

Les facultés intellectuelles s'affaiblissent en partie, et en partie se fortifient; si l'imagination est moins vive, la mémoire moins

fidèle, le jugement est plus sûr et le raisonnement plus solide. Mais ceci n'est vrai que jusqu'à une certaine époque de la vieillesse; car dans la décrépitude toutes les opérations de l'intelligence se réduisent à quelques souvenirs, et l'on dit vulgairement que le vieillard retombe dans l'enfance.

Tels sont les changemens qui annoncent la marche progressive du dépérissement du corps, l'affaiblissement graduel de la vie, enfin cette consomption lente et insensible qu'on pourrait appeler *naturelle*. Tels sont, en un mot, les phénomènes précurseurs de la mort qui n'est causée par aucun accident. Mais ils ne se manifestent pas chez tous les hommes à la même époque de la vie. La constitution, le climat, le genre de vie, sont autant de causes qui rendent leur apparition plus ou moins hâtive, leurs progrès plus ou moins rapides, et qui conduisent au tombeau les uns plutôt, les autres plus tard. Ils se montrent aussi à un âge moins avancé chez les femmes que chez les hommes.

La mort naturelle, ainsi préparée, arrive d'une manière inévitable (1).

Au reste, voici comment M. *Richerand* explique le mécanisme de ce genre de mort. « Ce sont d'abord les organes des sens qui deviennent insensibles à toutes sortes d'impressions; les yeux s'obscurcissent, la cornée se flétrit, les paupières se ferment, la voix s'éteint; les membres et le tronc sont sans mouvement, et cependant la circulation et la respiration continuent à s'exécuter: elles finissent par s'éteindre, la première, d'abord dans les vaisseaux éloignés du cœur, puis, de proche en proche, le sang s'arrête dans les troncs voisins de cet organe. La respiration, graduellement ralentie, étant tout-à-fait suspendue après une forte expi-

---

(1) *Hinc fit ut munera vasculorum minimorum destruantur, humores stagnent, coctio debilitetur, reparatio deficiat, crassiores per vasa majora lenti decurrant, et vitam solam absque actionibus animalibus sustentent, sicque mors per has mutationes inevitabilis accidat.* (Boerhaave.)

ration, les poumons ne donnent plus passage à celui que les veines rapportent de toutes parts au cœur. Ce liquide séjourne dans les cavités droites de cet organe qui meurt le dernier (*ultimum moriens*). »

Cette fin, qui paraît si conforme aux lois générales de la nature, est pourtant, comme je l'ai déjà fait remarquer, très-rare dans l'espèce humaine. L'on a constaté par l'observation, c'est-à-dire, par la comparaison du nombre des décès avec celui des naissances, qu'en général le quart des hommes meurt dans les premiers onze mois de la vie, le tiers avant vingt-trois mois, les deux tiers avant la trente-unième année, et les trois quarts avant la cinquantième. En sorte que telles sont, d'après Buffon, les probabilités de la vie humaine : on peut raisonnablement espérer qu'un enfant qui vient de naître vivra huit ans, et que celui qui a passé la première année parviendra jusqu'à la trente-troisième ; à l'âge de sept ans il peut compter avec fondement sur quarante-deux ans de vie. Mais, après cette époque, la somme des probabilités jusqu'alors graduellement accrue, éprouve une diminution progressive décroissante. Ainsi, à quatorze ans on est fondé à croire qu'on n'arrivera qu'à la cinquante-deuxième année, l'homme de trente ans ne peut espérer de prolonger sa vie au-dela de cinquante-huit ans; et enfin celui de quatre-vingt-quatre ans ne doit compter que sur une année de plus; passé quatre-vingt-dix ans, les chances, ne sont plus d'aucune valeur.

Quoiqu'on ne voie guère de vieillards pousser leur carrière au-delà de la centième année, on possède cependant les observations de quelques-uns qui ont vécu plus d'un siècle. Je vais en rapporter les plus extraordinaires.

Thomas Parre, âgé de cent cinquante-deux ans, né dans le Shropshire, mourut le 14 novembre 1635. Il fut disséqué par le célèbre *Harvey*. (Transact. philosoph., n.° 44.)

Joseph Surrington, âgé de cent soixante ans, mourut en Norwége, près de Bergen, en 1797. Il laissa un fils âgé de cent trois ans,

et un autre de neuf ans. (*Huffeland*, Art de prolong. la vie hum., pag. 87.)

Henri Jenkins, âgé de cent soixante-neuf ans, né dans le Yorkshire, mourut le 8 décembre 1670. (Transact. philosoph. n.° 24.)

Une négresse du Tucuman, dans l'Amérique méridionale, nommée Luisa Truxo, mourut âgée de cent soixante-quinze ans. (*London Chronicle*, du 5 octobre 1780.)

Il existe des exemples de longévité encore plus étonnans que les précédens; mais ils sont moins authentiques.

Parmi les causes qui peuvent contribuer à la prolongation de la vie, il en est qui ne dépendent nullement de nous, telles que l'avantage de naître de parens vivaces, une bonne constitution, et les autres dispositions que la nature seule peut nous départir.

On sait que la longévité se transmet par la génération, aussi bien que certaines maladies. La famille de Thomas Parre a fourni quatre générations d'hommes de cent douze à cent vingt-quatre ans. J'ai fait observer que Joseph Surrington laissa en mourant un fils âgé de cent trois ans. Jenkins fut un jour appelé en témoignage pour un fait passé depuis cent quarante ans; il comparut avec ses deux fils; dont l'un avait cent deux ans, et l'autre cent ans.

Il est au contraire constant que les enfans nés de parens déjà vieux, ou affaiblis par des maladies, par l'abus des plaisirs vénériens, par l'ivrognerie, ou par toute autre cause, sont faibles, cacochymes, maladifs, et ne parviennent jamais à une longue vieillesse.

Voici en général les autres dispositions naturelles qui sont les plus favorables à la longévité. Commes elles sont inhérentes à notre constitution, et entièrement indépendantes de nous, je ne ferai que les nommer : un accroissement lent et gradué, le développement plutôt tardif que précoce des facultés intellectuelles, une stature moyenne, un tempérament sanguin, une tête d'un volume médiocre, une poitrine large, un ventre peu volumineux, une com-

plexion plutôt sèche que grasse et molle, des membres fermes et bien musclés, un caractère gai et enjoué.

On a remarqué aussi qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui parviennent jusqu'à quatre-vingt et même cent ans ; mais la plus extrême vieillesse paraît réservée à ces derniers.

On doit mettre au premier rang des causes extérieures qui ont de l'influence sur la durée de la vie, l'air et le sol. Tout ce qui solidifie ou raffermit l'organisation la fait persévérer plus longtemps. Ainsi l'habitation dans des contrées exhaussées, sur des lieux secs et montueux, sur des terrains exposés à un air vif, est très-propre à entretenir la santé et à prolonger l'existence. On vit moins long-temps dans les régions marécageuses, basses et couvertes de brouillards, comme en Hollande, dans le Mantouan, que sur les montagnes de la Suisse, du Dauphiné et de l'Auvergne. Le docteur *Robert* a remarqué que la vie moyenne des habitans de Langres, ville située sur une hauteur, est beaucoup plus longue que celle des habitans de Bourbonne-les-Bains, à quelques lieues de là dans un vallon.

La vie est en général plus longue dans les pays froids que dans les pays chauds. Dans les contrées méridionales, sous la zône ardente de l'équateur, il semble que le principe vital, rendu plus précoce et plus actif par la chaleur, se consume et s'épuise plus promptement. Dans le nord, au contraire, qui paraît être la patrie de la longévité, le froid ralentit l'action des organes, modère le mouvement de l'existence, et retarde l'époque de la vieillesse. Ainsi tel arbre qui est encore plein de vigueur à plus de deux cents ans dans nos climats, parce qu'il interrompt sa végétation chaque hiver, est déjà épuisé à cinquante ans sous un ciel brûlant qui la stimule sans relâche (1). Les habitans de l'Islande et de la Finlande parviennent à une extrême vieillesse. Chaque année la Russie fournit des exemples

(1) Ceci n'est vrai que pour certaines espèces ; car tout le monde sait qu'il est des arbres qui ne peuvent vivre que dans le midi, et d'autres que dans le nord.

assez nombreux de vieillards morts à cent, cent vingt, cent trente ans. La Norwége est célèbre par la longue vie de ses habitans ; les tableaux de mortalité font voir que les Anglais sont plus vivaces que les Français, les Italiens, etc., etc.

S'il est vrai que les travaux immodérés du corps et de l'esprit consument prématurément les forces vitales, il n'est pas moins incontestable que l'inertie complète leur est encore plus nuisible ; et de ce que les fatigues continues et excessives épuisent les facultés contractiles et la sensibilité, il ne faut point conclure que le repos absolu, en suspendant la consommation des forces, soit propre à prolonger la vie. Il en est tout autrement. Par ce défaut d'exercice, les organes se relâchent et tombent dans l'atonie, les fluides restent stagnans, la transpiration cutanée diminue, les autres sécrétions languissent, les fonctions se ralentissent et cessent avant le terme, qu'un exercice modéré aurait reculé. *Ignavia corpus hebetat, labor firmat ; illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit.* (Celsus, l. 1, c. 1.)

Les faits viennent ici à l'appui du raisonnement. En effet, la plupart de ceux qui sont parvenus à un âge très-avancé ont mené une vie active et pénible. Ainsi Jenkins était un pêcheur qui traversait à cent ans les rivières à la nage. Un Norwégien, nommé Drakemberg, qui avait été voyageur, soldat et prisonnier en Barbarie, vécut jusqu'à l'âge de cent quarante-six ans. Tout le monde se rappelle l'histoire de cet Américain dont il a été fait mention dernièrement dans les papiers publics ; il vit, âgé de plus de cent trente ans, après avoir été esclave en différentes contrées de la terre.

De tout temps on a regardé la sobriété comme le grand secret de l'art macrobiotique. Si vous connaissez combien de nourriture vous est nécessaire chaque jour, vous avez trouvé le moyen de maintenir long-temps votre santé et votre vie. (*Sanctorius*, sect. 5 aph. 35.) Tout en m'élevant contre l'intempérance, je n'irai point, avec l'école de Pythagore et d'autres sectes philosophiques, con-

damner et proscrire l'usage de la viande. Des physiologistes modernes ont pleinement réfuté cette opinion erronée, en prouvant que l'homme est destiné, par sa nature même, à se nourrir indistinctement d'animaux et de végétaux.

La sobriété consiste, non point dans l'abstinence des chairs, mais dans l'usage modéré d'alimens simples, et qui n'ont point été préparés dans l'unique but de flatter, ou plutôt de corrompre le goût. Sénèque écrivait à un de ses amis : *Morbos innumerabiles numeras, numera coquos.* Les brachmanes de l'Inde, les anciens Egyptiens, les jeûneurs austères du mont Liban et de certains ordres religieux, ne parvenaient à une si longue vieillesse que parce qu'ils s'astreignaient à une vie sobre et régulière. Ils ne connaissaient ni ces mets recherchés et dénaturés avec tant d'art, ni ces boissons spiritueuses, qui sont comme des poisons lents, dont l'effet, pour être insensible, n'en est pas moins certain.

Mais c'est surtout pour les constitutions débiles que la sobriété est une vertu nécessaire. C'est à elle seule que *Galien* attribua sa santé inaltérable ; c'est encore elle qui conduisit jusqu'à un âge très-avancé ces individus faibles et cacochymes, comme le Vénitien Cornaro, qui diminuait progressivement la quantité de sa nourriture, et le jurisconsulte Barthole, qui pesait chaque jour ses alimens.

Pone gulæ metas, et erit tibi longior ætas.

Ecole de Salerne.

Les naturalistes ont remarqué que les animaux sont en général d'autant plus vivaces, qu'ils sont moins lascifs et s'accouplent moins souvent.

Cette remarque s'étend à l'espèce humaine. Il semble en effet qu'on ne communique la vie à un nouvel être qu'aux dépens de la sienne propre, et qu'on cède une portion de son existence dans l'acte de la génération. Les plaisirs vénériens pris trop fréquemment, ou avant la formation du corps, sont une des causes

les plus communes d'une mort prématurée ; la déperdition du sperme trop précoce ou trop répétée consume le corps, énerve l'esprit, dégrade l'homme en l'abrutissant, et lui prépare une existence précaire et végétative. Que d'exemples d'apoplexies foudroyantes par un coït intempestif ou plus fréquent que les forces ne le permettaient! que de maladies, que de douleurs, que de misères à la suite de ces plaisirs honteux et solitaires qui épuisent tant d'individus à l'entrée de la vie ! Tacite attribuait la vigueur des anciens Germains à leur chasteté, et l'austère Lacédémone retardait l'époque des mariages pour avoir des races vigoureuses et vivaces.

La philosophie joyeuse de Démocrite le mena jusqu'à cent neuf ans, et la tristesse d'Héraclite le précipita dans le tombeau bien long-temps avant cet âge. Rien en effet n'abrége nos jours comme les passions tristes et sombres, le chagrin, la crainte, le désespoir, etc. Elles minent, rongent la vie, et sont la source de la plupart de ces maladies organiques qui emportent une grande partie du genre humain. Les passions ardentes ne sont pas moins pernicieuses ; l'ambition, la haine, la jalousie dévorent les jours de ceux qu'elles dominent. Voyez ces conquérans que l'activité épuise, ces courtisans que l'intrigue dessèche, ces amans dédaignés pour des rivaux odieux; leur vie est consumée avant qu'ils aient atteint le milieu de leur carrière.

L'état moral le plus favorable à une longue existence, est ce caractère gai, enjoué, insouciant, qui voit du même œil d'indifférence les événemens heureux et malheureux. Les fous et les maniaques, qui vivent comme des bêtes, sans souci, sans inquiétudes, et n'obéissent qu'à leurs besoins physiques, meurent souvent octogénaires. Fontenelle, qui disait que, pour vivre long-temps, il fallait avoir bon estomac et mauvais cœur, était lui-même d'une disposition d'esprit très-favorable à une longue vie. Aussi ne s'est-il éteint qu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, sans jamais

avoir éprouvé la moindre incommodité, et par la seule nécessité de mourir.

Je ne parlerai des professions comme causes influentes sur la durée de la vie que pour faire observer qu'il en est certaines qui l'abrégent singulièrement. Ainsi ceux qui sont exposés à respirer certaines vapeurs, comme les tailleurs de pierre, les plâtriers, ceux qui manient les métaux, les mineurs, etc., etc., meurent presque tous avant l'âge de cinquante ans. Les traités spéciaux d'hygiène font connaître les causes de ces morts prématurées, et les moyens les plus efficaces pour s'en garantir.

Je ne m'arrêterai pas non plus à l'assertion ridicule de ceux qui prétendent que l'espèce humaine est susceptible de rajeunissement. L'inutilité des moyens proposés et employés pour cet effet prouve suffisamment l'absurdité de leurs prétentions, et l'on est tenté de se demander si c'est de bonne foi qu'un grand génie, Bacon, a soutenu cette opinion.

Ainsi donc la pureté de l'air, la modération dans les travaux du corps et de l'esprit, la sobriété, la continence, l'enjouement et la gaîté, voilà les grands et véritables secrets, je ne dis point de rajeunir, mais de vieillir le moins vite possible, et d'arriver au terme naturel de sa carrière.

DE LA MORT ACCIDENTELLE.

Que la mort soit le résultat subit d'un grand trouble excité dans l'économie, ou qu'elle ait été annoncée par une maladie, ce sont là deux accidens d'un effet plus ou moins prompt, mais de la même nature, qui terminent accidentellement la vie. Ainsi toute mort prématurée est accidentelle; mais tantôt l'accident est subit et instantané; tantôt il est lent et gradué.

Des morts subites.

Pour être subite, il n'est pas nécessaire que la mort frappe un individu sain et bien portant; elle peut survenir dans le cours de certaines maladies, comme cela arrive assez fréquemment dans les anévrismes, dans le scorbut, etc. Il suffit, pour qu'elle doive être ainsi nommée, qu'elle n'ait pas été précédée de cette lutte ou dernier travail qu'on appelle *agonie*.

Toute mort subite, quelle qu'en soit la cause éloignée ou occasionnelle, survient par l'interruption de la circulation, de la respiration, ou de l'action cérébrale. La vie est immédiatement enchaînée à l'exercice de ces trois fonctions, qui ne sauraient cesser sans anéantir toutes les autres. Le cœur, le poumon et le cerveau sont comme un triple foyer qui anime et entretient l'action des autres organes; s'il s'éteint, tout périt avec lui.

Mais non-seulement l'exercice des fonctions de ces trois organes est nécessaire au maintien de la vie; l'action de chacun d'eux est

encore essentiellement liée à celle des deux autres, qui ne peuvent la continuer quand il cesse la sienne.

Causes.

La cessation des fonctions du cœur, du poumon ou du cerveau, étant la cause prochaine de toute espèce de mort subite qui survient, dans tous les cas, par la syncope, l'asphyxie ou l'apoplexie, il faut d'abord s'occuper des différentes causes qui peuvent produire ces trois accidens.

1.° On doit mettre au premier rang des morts subites causées par la syncope, les blessures du cœur et des gros vaisseaux. On ne voit que trop souvent ce malheur arriver à la suite d'un coup d'épée reçu dans la poitrine ou dans le ventre, tantôt les blessés restent sur la place, tantôt ils marchent, et vont tomber morts à quelques pas de là.

La rupture spontanée des gros vaisseaux intérieurs, de la veine-cave, de l'aorte, et même du cœur, n'est pas une cause très-rare de mort subite. En voici plusieurs exemples. Un seigneur étranger tomba mort en se promenant, comme s'il eût été frappé de la foudre; le corps fut ouvert, et l'on trouva la veine cave rompue, le cœur d'une grosseur étonnante, et l'entrée de l'aorte extrêmement dilatée, avec un grand épanchement de sang. (Lancisi, *de sub. mort.*) Un journalier, par un effort qu'il fit en travaillant, se rompit la veine cave dans le voisinage du cœur, et mourut aussitôt (*Bartolin*, hist. anat., lib. 9.) *Salzman* rapporte l'observation suivante. Un bourgeois de Strasbourg, qui avait senti assez long-temps des douleurs sous le sternum, qui, par intervalles, le tourmentaient vivement, s'avisa de prendre l'émétique : les efforts qu'il fit pour vomir le fatiguèrent beaucoup, ce qui fut suivi d'une toux très-violente. Quelques jours après, se trouvant un peu mieux, il voulut sortir avec quelques-uns de ses amis pour se promener hors de la ville; sa gaîté n'annonçait aucun symptôme dangereux.

Tout à coup on lui vit étendre les bras; il perdit la respiration, et expira aussitôt. A l'ouverture du corps, on trouva le péricarde fort distendu par la quantité du sang qui s'y était extravasé, et la veine cave était rompue. M. le professeur *Richerand* parle, dans sa Nosographie, d'un fait analogue : le nommé Corray, garçon d'amphithéâtre de l'hôpital de la Charité, étant couché avec une fille publique, dans un état d'ivresse, mourut subitement, sans pousser un seul cri. L'ouverture du cadavre faite le lendemain, offrit la rupture d'une tumeur anévrismale vers le commencement de la crosse de l'aorte. *Bonet*, *Lancisi*, *Sénac*, s'accordent à dire que la rupture des gros vaisseaux est une cause de mort subite plus fréquente qu'on ne le pense généralement.

Au lieu de sang, on a quelquefois trouvé du pus et de la sanie extravasés dans le péricarde des personnes frappées de mort subite. C'est qu'en effet il n'est pas excessivement rare de voir l'inflammation, soit aiguë, soit chronique de la membrane séreuse du cœur et de la substance même de cet organe, se terminer ainsi. *Sénac* rapporte qu'il trouva dans le cœur d'un homme mort subitement un abcès gros comme un œuf de pigeon. L'histoire de l'académie des sciences, an 1701, fait mention d'un semblable genre de mort occasionné par l'inflammation du ventricule gauche. On trouva dans le cadavre d'un libraire atteint de mort subite plus de la moitié du cœur en putréfaction. (Schenckius, *obs. med.*, lib. 2.) *Lancisi* rapporte un fait à peu près semblable. Je me plais à citer toutes ces observations, pour faire voir que la cardite n'est point une maladie imaginaire, comme on l'a prétendu, et comme le pensent encore quelques praticiens de nos jours.

Quant à la mort subite survenue par l'adhérence du péricarde au cœur à la suite de l'inflammation du premier, les exemples en sont assez communs. J'ai observé moi-même un fait de cette nature à l'hôpital de la Charité, dans une des salles de M. le docteur *Fouquier*, à qui je me fais un devoir de payer ici un juste tribut d'éloge et de reconnaissance pour la complaisance et

le zèle qu'il met à tout ce qui regarde l'instruction des étudians : c'était chez une jeune fille affectée d'un rhumatisme articulaire ; il se fit une métastase, et une syncope emporta subitement la malade.

On sait depuis long-temps, par des expériences faites sur les animaux, que l'on détermine la mort subite par l'injection de l'air dans le système vasculaire. Il paraît que ce fluide peut s'y développer spontanément, et produire le même effet. *Morgagni* en rapporte diverses observations, et *Ruisch* dit (Apo. anat., p. 11) qu'il trouva chez une femme morte subitement le cœur d'un volume extraordinaire, et qu'il sortit beaucoup d'air de ce muscle, aussitôt qu'il voulut l'ouvrir pour en examiner l'intérieur. Je sais bien qu'on peut objecter que ce fluide ne s'est développé, dans ces différens cas, qu'après la mort ; mais alors il y aurait eu quelque autre cause qui aurait produit ces accidens subitement mortels, et les grands observateurs que je viens de nommer n'en n'ont point trouvé. Au reste, je laisse à d'autres le soin d'éclairer ce point de physiologie.

L'hydropisie du péricarde est une cause assez fréquente de mort subite. Une personne se plaignait depuis long-temps d'une douleur à la région du cœur ; elle tomba morte après avoir dîné. *Sénac* l'ouvrit, et trouva le péricarde extrêmement rempli d'eau. Ce fait n'est curieux et remarquable que parce que la maladie était très-peu avancée en apparence, lorsque la mort survint.

L'ouverture ou la compression imprudente des anévrismes ont aussi été quelquefois des accidens subitement mortels. Les auteurs rapportent des faits qui prouvent que des chirurgiens d'un grand mérite se sont mépris sur la nature de certaines tumeurs, et qu'ayant ouvert des sacs anévrismatiques pour des abcès, ils ont tué instantanément leurs malades. C'est ce qui arriva à *Ferrand*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. *Lancisi* a vu la mort subite survenir parce qu'on avait comprimé un anévrisme situé entre la quatrième et la cinquième côte.

Sénac, Dionis, et la plupart des anciens auteurs mettent les polypes du cœur au nombre des causes qui produisent subitement la mort. Mais la chimie moderne a prouvé que ces corps ne sont que des masses de fibrine coagulée, formées sur le cadavre après l'extinction totale du mouvement circulatoire et de la chaleur animale, et qu'ils sont l'effet et non la cause de la mort.

L'ossification des gros vaisseaux doit être mise au nombre des causes prédisposantes de mort subite. *Litre* a vu, dans le cadavre d'une femme qui en avait été frappée, l'aorte ossifiée dans plusieurs endroits, sans pouvoir assigner aucune autre cause de cet accident.

Les valvules du cœur sont aussi sujettes à éprouver des altérations qui paraissent avoir donné lieu quelquefois à la mort subite. Tantôt elles s'ossifient, tantôt elles présentent des végétations de diverses formes, et d'une nature que quelques auteurs ont soupçonnée vénérienne dans certains cas. *Sénac* trouva tous les viscères en bon état, mais les valvules mitrale et tricuspide ossifiées, sur un homme qui était mort subitement après s'être enivré.

On a de tout temps remarqué que les fortes passions de l'âme ont en quelques occasions causé subitement la mort. Sans parler des faits nombreux rapportés par les historiens grecs et romains, je ne citerai que les suivans. *F. Plater* dit qu'un jeune homme, venant de jouer à la paume, périt instantanément en se mettant en colère : le cœur était percé vers sa pointe. Un soldat qui avait une très-bonne santé était plein de joie parce qu'il comptait coucher avec une fille qui depuis long-temps lui refusait cette faveur; il mourut subitement. A l'ouverture du cadavre, on trouva le péricarde fort distendu et rempli de sang, sans pouvoir découvrir aucune ouverture. (*Van-Swiéten,* aph., t. 2, p. 466.) Une demoiselle près de se marier avec un jeune homme qu'elle aimait éperdument tomba morte en signant le contrat de mariage. (Riverius, *Prax. med.,* lib. 8, cap. 1.)

On possède des observations multipliées de personnes mortes subitement pendant l'acte vénérien.

La mort subite peut être la suite d'une indigestion. Le journal de médecine rapporte un fait de cette nature.

La syncope peut aussi terminer subitement la vie, dans le cours des petites véroles, dans les fièvres pourprées et exanthématiques, dans la rétropulsion de la goutte et de certains ulcères. Il est assez ordinaire de voir les individus affectés du scorbut ou de la gangrène périr ainsi. Il n'est pas sans exemple qu'une syncope mortelle soit survenue à la suite de l'évacuation d'une grande quantité de pus ou de sérosité par l'ouverture d'un abcès, ou par l'opération de la paracentèse.

2.° Avant d'entrer dans le détail des causes qui produisent subitement la mort par asphyxie, il est bon de faire une remarque physiologique sur la manière dont la respiration s'exécute. Cette fonction est exercée par des puissances d'une nature différente. Les unes sont mécaniques, et consistent dans les mouvemens d'élévation et d'abaissement des côtes et du diaphragme; les autres sont chimiques; et relatives aux changemens qu'éprouvent l'air et le sang mis en contact. Ces deux ordres de phénomènes sont nécessaires à l'exercice de la respiration; et ils sont dans une telle dépendance réciproque, que, les uns cessant, les autres ne peuvent continuer, et la fonction est anéantie. Ainsi, dans une violente lésion de la partie cervicale du rachis, l'action des nerfs intercostaux et diaphragmatiques placés au-dessous d'elle est interrompue. Il s'ensuit la paralysie des muscles intercostaux et du diaphragme; de là la cessation des phénomènes mécaniques, la mort instantanée. Au contraire, dans l'asphyxie proprement dite, ce sont les phénomènes chimiques qui s'interrompent les premiers.

Voici les causes qui produisent la mort subite par la cessation de la respiration : une blessure qui, en mettant le poumon à découvert de l'un et de l'autre côtés, en détermine l'affaissement par la

pression de l'air extérieur; une lésion ou une compression très-forte de la partie supérieure de la moelle épinière, paralysant les muscles qui sont les agens mécaniques de la fonction; les différentes espèces d'asphyxies par la submersion, la strangulation, la respiration des gaz non respirables, tels que le gaz azote, le gaz hydrogène, celle des gaz délétères, comme le gaz hydrogène carboné, le gaz hydrogène sulfuré, l'hydro-sulfure d'ammoniaque, l'acide carbonique; par les émanations des fosses d'aisance, connues sous le nom de *plomb*; par les gaz et émanations qui s'élèvent des cimetières, des prisons, des mines, des marais, etc.; par des corps étrangers arrêtés dans la trachée-artère, des os, des arêtes, des épis, des pièces de monnaie; enfin, par tout ce qui empêche l'accès de l'air dans le poumon.

On a vu quelquefois l'asthme convulsif et le catarrhe suffocant intercepter subitement la respiration. *Schenckius* rapporte qu'un homme de soixante ans, d'une bonne constitution, mais sujet à la goutte et à l'ivresse, ressentit tout à coup une lassitude, et fut attaqué d'un catarrhe si violent, qu'il fut suffoqué avant qu'on pût lui donner aucun secours.

Charles IX, roi de France, fut étouffé par la rupture d'une vomique. (Procès-verbal de l'ouv. de son corps, rapp. par *Guillemeau*, œuv., p. 856).

L'hydrothorax est une maladie qui se termine assez fréquemment par la mort subite.

Une maladie dont certains auteurs nient l'existence, malgré l'autorité imposante d'un grand nombre de praticiens qui l'ont observée, paraît s'être terminée quelquefois par la mort subite. Je veux parler de l'angine de poitrine, que M. le professeur *Pinel* confond avec ce qu'on appelle *crampe nerveuse pectorale*, et que M. *Baumes* désigne sous le nom de *sternalgie*. Le caractère principal de cette affection consiste, d'après ceux qui l'ont décrite, dans un état spasmodique des organes de la respiration avec une dypsnée plus ou moins douloureuse.

3.° Parmi les causes de mort subite par l'interruption de l'action cérébrale, on doit compter d'abord les blessures profondes, les commotions violentes, les fortes compressions de la substance du cerveau. On a vu de légères contusions de tête occasionner subitement la mort quelque temps après l'accident.

Les affections organiques du cerveau méritent une place dans l'énumération des causes de mort subite. Un noble chevalier, sujet aux hémorrhoïdes, éprouvait habituellement une douleur fixe autour de la tempe gauche. Il eut une première attaque d'apoplexie dont il fut guéri; mais il resta souffrant, taciturne, sans mémoire. Une seconde attaque l'enleva d'une manière foudroyante. On trouva dans les ventricules de la sérosité en assez grande quantité, et un abcès situé à la partie antérieure du lobe gauche du cerveau. (*Lancisi.*)

Le même auteur rapporte qu'un homme plus que sexagénaire était devenu, par la rétropulsion de la goutte, mélancolique et épileptique, et avait entièrement perdu la mémoire. Il mourut subitement. On trouva à la partie postérieure du lobe droit du cerveau un paquet d'hydatides gros comme un œuf de pigeon. Une femme qui était affligée d'une paralysie du bras fut frappée de mort subite : une glande squirrheuse d'un volume assez considérable fut trouvée sous le cervelet. (*Idem.*)

Est-ce en excitant une violente commotion dans le système nerveux et dans le cerveau, ou en asphyxiant, que la foudre frappe de mort subite ? Je suis très-porté à croire que, le plus souvent, c'est de la première manière.

Quant à l'apoplexie proprement dite, elle est sans contredit la cause la plus commune des morts subites. Les exemples en sont très-multipliés dans *Wepfer*, *Morgagni*, etc., etc., et chaque jour en fournit à notre observation.

Les morts subites ont quelquefois régné épidémiquement. *Lancisi* en a observé une épidémie qui fit de très-grands ravages à Rome, pendant les années 1705 et 1706. L'alarme était si grande, et chacun crai-

gnait tellement pour sa vie, qu'on n'était occupé que du soin de découvrir ce qui pouvait être la cause de ces accidens. Les uns les attribuaient à l'abus du tabac; les autres aux tremblemens de terre; ceux-ci en accusaient l'usage immodéré du chocolat; ceux-là admettaient un venin secret répandu dans l'air.

Le grand observateur que je viens de nommer réfute, par le simple raisonnement, ces opinions mal fondées. En effet, plusieurs de ceux qui étaient morts subitement n'avaient jamais pris de tabac. Les habitans des lieux où les tremblemens de terre avaient fait le plus de ravages, n'avaient ni été frappés de plus de morts, ni été attaqués de plus de maladies que dans les temps précédens. Un grand nombre de ceux qui échappèrent à ce fléau (et ici *Lancisi* se cite lui-même à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans) avaient fait un usage habituel du chocolat. Enfin, si l'air avait été empoisonné, la plus grande partie de ceux qui le respiraient seraient morts, ou, tout au moins, auraient été fort incommodés.

Après avoir détruit ces erreurs populaires, il se demande si pourtant il n'exista pas quelque cause générale à laquelle on pût raisonnablement rapporter un si grand nombre de morts subites. Il n'en reconnaît qu'une, l'intempérance. Il est digne de remarque, dit-il, que, de tous ceux qui furent victimes de cette épidémie, il n'y en eut presque pas un qui eût mené une vie sobre et régulière : d'ailleurs cette calamité régna moins sur les femmes que sur les hommes. Il parle néanmoins d'une cause prédisposante générale, qu'il rapporte à la constitution atmosphérique. L'été fut chaud et sec, l'automne pluvieux et remarquable par la fréquence du vent du midi, très-funeste aux habitans de Rome; l'hiver, d'une température très-inconstante et très-variée.

Il a régné à Paris, à différentes époques, une mortalité que l'on pourrait qualifier du nom d'*épidémies de morts subites*. Vers l'an 1710, le grand nombre de ces accidens fit entreprendre à *Dionis* un traité sur ce sujet. Cet ouvrage, quoique postérieur à celui de

Lancisi, lui est pourtant bien inférieur; il n'est vraiment utile que par les observations multipliées qu'il renferme.

Une remarque générale que l'on peut faire sur la fréquence des morts subites, c'est qu'il y en a beaucoup moins depuis que l'on a perdu la funeste habitude de souper.

Signes précurseurs.

Je suis entièrement de l'avis de *Lancisi* contre celui de *Dionis*, qu'il arrive très-souvent que la mort subite n'est précédée de rien qui puisse la faire prévoir. Quelquefois cependant il y a des signes précurseurs qui doivent la faire redouter. Ainsi de fréquentes défaillances, des palpitations, des douleurs vagues dans la poitrine, ou fixées à la région du cœur; l'intermittence et l'irrégularité du pouls; la gêne de la respiration, augmentant par le moindre exercice, sont des symptômes qui annoncent quelque désordre dans la circulation et doivent engager ceux qui les éprouvent à se tenir sur leurs gardes : une syncope peut les enlever tout à coup. *Qui frequenter sine causâ manifestâ delinquunt animo, repentè moriuntur.* (Hipp., sect. 2, aphor. 41.) *Cordis dolor seniori sæpiùs consuescens mortem repentinam significat.* (Hipp., *in Coacis.*)

Lancisi ne tenait aucun compte de l'intermittence du pouls, parce que, l'ayant éprouvée lui-même pendant six ans, il s'en était guéri par l'usage de la rhubarbe et du bouillon de vipère. Si ce symptôme est seul et isolé, comme il l'était chez lui, et comme il existe chez un célèbre professeur de philosophie dont les jours me sont aussi chers que les leçons m'ont été utiles, il n'est point redoutable. Mais s'il se trouve réuni à d'autres, c'est un indice de plus; et il doit augmenter la crainte d'une mort subite. Tout le monde sait que *Galien* prédit à Antipater, qui avait le pouls intermittent, qu'il mourrait subitement; et

qu'il ne porta pas le même prognostic pour un autre individu qui éprouvait le même symptôme.

Les morts subites qui résultent de la cessation de la respiration n'ont pas, en général, de signes avant-coureurs, parce que leurs causes agissant instantanément, il n'y a point eu de travail préparatoire qui ait pu les faire soupçonner.

Il n'en est pas de même des cas où la vie cesse subitement par l'interruption de l'action du cerveau : des douleurs de tête habituelles, circonscrites ou non; des étourdissemens, des vertiges, un état de somnolence, des tintemens d'oreilles, des illusions optiques, l'engourdissement des membres, l'affaiblissement ou la perte de quelqu'une des facultés intellectuelles, etc., etc., sont des signes qui annoncent une affection du cerveau déjà existante, ou plus souvent une menace d'apoplexie; et la mort subite peut survenir dans l'un et l'autre cas.

Mais, avouons-le, ces symptômes sont souvent infidèles. Combien en effet de personnes ont été frappées de mort subite sans les avoir éprouvés ! et combien d'autres en ont été exemptes, qui les offraient réunis en plus ou moins grand nombre !

Traitement préservatif.

Le traitement préservatif des morts subites est, comme on le juge bien, extraordinairement circonscrit, puisqu'il ne peut être réglé que sur les symptômes précurseurs, qui manquent très-souvent. Il convient pourtant d'en dire un mot. Ce traitement varie suivant que l'individu qui doit le subir, paraît jouir d'une bonne santé, ou qu'il est affecté d'une maladie bien caractérisée. Il doit encore être approprié au caractère des signes, à la nature de l'affection et à la constitution du sujet.

Si quelques symptômes précurseurs, quoique équivoques, se manifestent chez un individu pléthorique et robuste, il faut prévenir le mal par l'usage modéré d'alimens sains, mais peu substan-

tiels, un régime sobre et exempt de tout excès. C'est ici surtout qu'est applicable cette sentence de Sanctorius : *Illa cibi quantitas est saluberrima, cùm à cibo corpus suis negotiis eâdem agilitate vacat ac si esset jejunum.* (Sect. 3, aph. 35.) On devra aussi s'abstenir des liqueurs fortes, qui ont pour effet d'accélérer la circulation et d'augmenter la prédisposition à la mort subite. L'exercice du corps doit être relatif à la nature des symptômes ; mais en général il sera beaucoup plus modéré, quand on redoute une syncope mortelle, que lorsqu'on craint une attaque d'apoplexie. Outre cela, il est rare que, dans l'un et l'autre cas, il ne faille pas avoir recours à quelques saignées.

Si l'individu est remarquable par trop d'embonpoint et une surabondance de tissu graisseux, outre le régime doux et réglé qui convient, comme dans le cas precédent, on doit favoriser les excrétions par quelques laxatifs, de légers diurétiques et l'exercice. Il faut, autant que possible, éviter les passions vives ou tristes.

Tous ces moyens doivent être modifiés suivant les différentes circonstances que je ne puis point énumérer ici, mais que le bon observateur saura bien distinguer.

Si les symptômes sont assez prononcés pour que la maladie puisse être caractérisée, les moyens préservatifs doivent être dirigés contre la nature même de cette dernière. Or, il n'entre point dans mon plan de décrire le traitement de chacune des affections, dans le cours desquelles on est fondé à craindre que la mort ne survienne subitement.

Toutefois je rappellerai ici le conseil donné par *Hippocrate* à ceux qui traitent des individus attaqués d'anévrismes internes. « *His confert, si circa exordia curandos susceperis, ut manuum venæ relaxentur; parcæ inter initia celebrentur phlebotomiæ, ac victûs ratione utantur ex quâ siccissimi et maximè exangues evadant.* » Il est évident que c'est ce passage qui a donné à *Valsalva* l'idée de la méthode qui porte encore aujourd'hui son nom, et qui paraît avoir eu des succès réels.

J'ajouterai avec *Lancisi* que l'on a vu des personnes affectées de cette maladie, non-seulement ne point périr de mort subite, mais encore parvenir à un âge très-avancé, par le moyen d'une sobriété voisine de l'abstinence, d'une vie peu active, du soin extrême d'éviter toutes les affections vives de l'âme, de quelques saignées par intervalles, et de l'emploi alternativement continué et suspendu de quelques boissons légèrement calmantes.

Si un individu d'une constitution apoplectique, comme disent les auteurs, caractérisée par la grosseur de la tête, la brièveté du cou et la force des mouvemens du cœur, éprouve des douleurs de tête gravatives, des vertiges, de l'engourdissement dans les membres; s'il est tourmenté par un état de somnolence, auquel il lui est difficile ou même impossible de résister; si surtout il a déjà eu quelque attaque d'apoplexie, il faut en redouter une nouvelle, qui peut lui devenir subitement funeste. Les moyens hygiéniques, tels que l'exercice, une nourriture peu abondante et facile à digérer; l'habitude d'entretenir les évacuations alvines, le soin d'éviter les affections morales trop vives, ne suffisent point ici. La saignée du bras ou du pied, des sangsues appliquées au cou et derrière les oreilles, produiront des évacuations toujours utiles, souvent indispensables; des pédiluves chauds seront avantageux en facilitant la circulation locale, tandis que de légers purgatifs et diurétiques, en augmentant l'action du canal intestinal et des voies urinaires, diminueront la tendance qu'ont les fluides à se porter vers la tête.

Trop souvent, par la négligence de ces moyens, ou même malgré leur emploi, l'attaque d'apoplexie survient; et si l'individu n'est pas frappé de mort subite, les secours les plus prompts et les mieux combinés ne servent le plus souvent qu'à prolonger sa vie de quelques jours.

Des morts accidentelles non subites.

La mort, sans cesser d'être accidentelle, s'opère le plus communément d'une manière lente et graduée à la suite des maladies, par un travail que l'on appelle *agonie.*

Il nous a été assez facile jusqu'ici d'étudier les phénomènes de la mort, et de déterminer le viscère essentiel à la vie, qu'elle frappe le premier, parce que, dans la plupart des cas, l'état qui la précède (*la santé*) est parfaitement connu, et que, tous les organes étant intacts, ils ne cessent d'agir que par des causes également connues, qui s'opposent directement à l'exercice de leurs fonctions. Mais dans les maladies, soit aiguës, soit chroniques, qui amènent l'anéantissement des propriétés vitales d'une manière presque insensible, qui peut se flatter de connaître et d'apprécier à leur juste valeur les changemens des diverses fonctions? C'est l'ignorance où nous sommes de cet état intermédiaire entre la santé et la mort qui nous empêche le plus souvent de bien analyser les causes prochaines de celle-ci, et de déterminer suivant quelles lois et dans quel ordre la vie des divers organes s'éteint.

L'étude de l'agonie peut seule jeter quelque jour sur les opérations de la nature dans ces derniers instans. Or, l'observation des phénomènes de cette lutte semble prouver que la mort s'opère, dans le plus grand nombre des cas, à la suite des maladies, par la cessation primitive de la respiration. En effet, quels que soient le siége, la nature, les symptômes, la marche de l'affection, il arrive presque toujours que, pendant ce travail, cette fonction devient difficile, et que ce n'est qu'avec peine que l'air entre dans le poumon et sort de la poitrine. Cependant le sang, continuant à arriver à cet organe, l'engorge et le suffoque pour ainsi dire. On dit alors que le poumon s'embarrasse. Le pouls devient dès ce moment faible, irrégulier, intermittent, ce qui s'explique facilement par la difficulté qu'a le sang de traverser le poumon pour

arriver jusqu'au cœur. Aussi trouve-t-on presque toujours, à l'ouverture des corps, quelles qu'aient été les maladies, le premier de ces organes plus ou moins engorgé, et du sang veineux dans le système artériel; ce qui ne saurait avoir lieu qu'autant que l'action du cœur survit à celle du poumon.

C'est là l'opinion de *Bichat*; et il m'a semblé, dans le petit nombre d'agonies que j'ai observées, que les choses se sont toujours passées ainsi, c'est-à-dire que la cessation de la respiration a été la cause prochaine de la mort. Voici l'histoire d'une maladie, que je rapporte d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas quitté le malade depuis que je le vis pour la première fois jusqu'à sa mort, j'ai pu examiner avec soin tout ce qui s'est passé, et observer avec exactitude tous les phénomènes de l'agonie.

OBSERVATION.

Je fus appelé au mois de janvier de cette année pour donner des soins à un enfant de trente-deux mois. Voici l'état dans lequel je le trouvai à huit heures du matin : respiration très-gênée, stertoreuse, toux rauque, voix aiguë, sifflante, glapissante, face très-animée, bouche béante, narines dilatées, tête relevée, cou allongé, peau sèche, chaleur brûlante, pouls très-fréquent, agitation extrême, alternant avec de l'assoupissement; l'enfant portait de temps en temps sa main au cou, qui me parut gonflé à la région du larynx. En touchant cette partie avec l'extrémité des doigts, j'excitai des douleurs, que le petit malade témoigna par des mouvemens convulsifs de tout le corps. A ces signes je jugeai que l'enfant était attaqué du croup; mais les symptômes me parurent tellement intenses et le danger si pressant, que je crus convenable de rester auprès de lui pour lui donner moi-même tous les soins nécessaires.

J'appliquai sur-le-champ dix sangsues au cou. (L'enfant était replet et fort pour son âge. Le croup était d'ailleurs d'un carac-

tère bien éminemment inflammatoire.) Immédiatement après cette saignée locale, je lui donnai un grain de tartre stibié, qui ne fit vomir que peu de glaires. Je lui fis prendre ensuite quelques cuillerées de sirop d'ipécacuanha mêlé avec de l'eau tiède, et suscitai par là des nausées avec des vomissemens et quelques selles jaunâtres. Je ne négligeai pas de faire sucer à l'enfant le mélange si vanté de sulfure de potasse et de miel. M. le docteur *Lacournère*, qui m'honore de sa bienveillance, ayant vu le malade sur ces entrefaites, approuva les moyens que j'avais mis en usage, et conseilla de plus d'appliquer un vésicatoire sur le larynx, ce que j'exécutai aussitôt.

A midi, il y eut une rémission très-marquée, la respiration était plus libre, la toux moins rauque, la voix moins glapissante, l'agitation et l'assoupissement, qui se succédaient, étaient moins grands, le pouls avait perdu de sa fréquence. Je continuai à faire prendre à l'enfant alternativement de l'eau sucrée et de l'eau émétisée.

Le mieux se soutint jusqu'à quatre heures et demie du soir, moment où les symptômes s'aggravèrent de la manière la plus alarmante ; l'oppression devint extrême, la respiration très-bruyante, la voix se perdit totalement, le malade portait la tête en arrière pour allonger le cou ; le pouls était extrêmement fréquent, et présentait quelques intermittences. J'appliquai de nouveau quatre sangsues sur les parties latérales du cou. (Je ferai remarquer que les forces de l'enfant étaient encore telles, qu'on avait de la peine à le contenir dans son lit, et qu'il se levait sur ses pieds en s'agitant). Je cherchai à le faire vomir ; mais la déglutition devint extrêmement difficile et bientôt impossible : je fis administrer un lavement purgatif ; je mis deux sinapismes aux jambes et je continuai à frotter la membrane de la bouche avec du miel et du sulfure de potasse. Cependant les symptômes persistèrent avec la même intensité.

Sur les sept heures et demie, le pouls, tout en restant très-fré-

quent, perdit de sa force, et ses intermittences furent plus rapprochées; des sueurs froides commencèrent à se faire remarquer, surtout sur le front.

Enfin, après une agitation excessive et une salivation très-abondante, l'enfant devint agonisant à onze heures de la nuit. Le corps resta immobile, les yeux se fixèrent, l'oppression sembla se modérer, la respiration se ralentit, le pouls devint de plus en plus faible et irrégulier; les pieds, le nez, les oreilles se refroidirent; la respiration et la circulation diminuèrent par nuances insensibles, et cessèrent après une longue expiration.

Je n'obtins pas des parens la permission de faire l'ouverture du cadavre.

J'avais l'intention de donner plus de développement à la dernière partie de ma dissertation. Je me proposais, entre autres choses, de grouper certaines maladies analogues dans leur marche et par leurs effets sur l'économie animale, et d'étudier l'ordre dans lequel les fonctions tendent à se détruire, et le degré d'altération que chacun des organes éprouve, pour en tirer des inductions relatives au traitement.

Je voulais aussi parler des signes de la mort réelle, pour la distinguer de celle qui n'est qu'apparente. Mais je m'aperçois que j'ai dépassé les bornes d'une dissertation ordinaire, et toute mon ambition se bornait à remplir ma tâche.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Τὸ σμικρῷ χεῖρον καὶ πόμα καὶ σιτίον, ἥδιον δὲ, τῶν βελτιόνων μεν, ἀηδεστέρων δὲ, μᾶλλον αἱρετέον. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. λ'ή.)

Β'.

Οἱ παχέες σφόδρα κατὰ φύσιν, ταχυθάνατοι γίγνονται, μᾶλλον τῶν ἰσχνῶν. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. μδ'.)

Γ'.

Λύειν ἀποπληξίην, ἰσχυρὴν μὲν, ἀδύνατον· ἀσθενέα δὲ, ἐ ῥηίδιον. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. μβ'.)

Δ'.

Ὕπνος, ἀγρυπνίη, ἀμφότερα μᾶλλον τοῦ μετρίου γιγνόμενα, κακόν. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. γ'.)

Ε'.

Καὶ ὅσιν ἅπαξ, ἢ δὶς καὶ πλείω, ἢ ἐλάσσω, καὶ κατὰ μερος, δοτέον δὲ τὶ καὶ τῇ ὥρῃ, καὶ τῇ χώρῃ, καὶ τῇ ἡλικίῃ, καὶ τῳ ἔθει. (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, ἀφορ. ιζ'.)

Ζ'.

Θέρεος καὶ φθινοπώρε, σιτία δυσφερώτατα φέρουσι· χειμῶνος ῥηϊστα, ἦρος δεύτερον. (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, ἀφορ. ιή.)